

**LEJEUNE, PAUL. *Brève Relation du voyage de la Nouvelle-France*. Édition de SÉBASTIEN CÔTÉ, annotée avec la collaboration de RÉAL OUELLET. Québec, Presses de l'Université Laval, « L'Archive littéraire au Québec », 2020, 77 p. ISBN 978-2-7637-3246-6**

René Bouchard

---

Volume 19, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082773ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/1082773ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)  
1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Bouchard, R. (2021). Compte rendu de [LEJEUNE, PAUL. *Brève Relation du voyage de la Nouvelle-France*. Édition de SÉBASTIEN CÔTÉ, annotée avec la collaboration de RÉAL OUELLET. Québec, Presses de l'Université Laval, « L'Archive littéraire au Québec », 2020, 77 p. ISBN 978-2-7637-3246-6]. *Rabaska*, 19, 294–298. <https://doi.org/10.7202/1082773ar>

les diverses croyances. Certains écrivains se spécialisent même dans le « rural noir », d'autres se font les propagandistes de la cause animale. En somme, bien peu d'aspects de la vie rurale échappent à ce courant littéraire.

Pour une certaine coterie parisienne qui a réussi à imposer qu'elle seule produit une littérature qui compte tant il est vrai qu'elle a fait croire qu'« [I]l n'est bon bec que de Paris », et ce depuis Villon (*Ballade des femmes de Paris*), cette littérature est à ranger parmi les productions régionalistes et terroiristes. Et pourtant, grâce à Jean-Yves Laurichesse, j'ai découvert des auteurs dignes témoins de l'humaine condition. Je connais bien Giono, Pagnol, Zola, Pourrat, Vincenot, Houellebecq, Hélias. À présent, ma liste s'est accrue d'auteurs qui m'étaient jusque-là inconnus : Pierre Bergounioux, Marie-Hélène Lafon, Robert Marteau, Pierre Michon, Richard Millet, Jean-Loup Trassard. Le style minutieux, empathique et poétique de l'auteur m'a donné le goût de les lire, car il m'a fait découvrir des écrivains dont les œuvres pèsent leur poids d'humanité. Il me tarde déjà de me procurer *Vies minuscules* de Pierre Michon. Je ne lirai pas ces auteurs pour regretter « les neiges d'antan », mais par fraternité. Il me semble que, parlant de leur coin de pays, ils ont quelque chose à m'apprendre du mien. Notre « paysannerie » ne procède-t-elle pas de la leur ? N'en est-elle pas la lointaine héritière ? Dès lors, je ne puis abonder dans le sens de René Char et prétendre que « [N]otre héritage n'est précédé d'aucun testament » (*Feuillets d'Hypnos*, 1946).

**BERTRAND BERGERON**  
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

---

LEJEUNE, PAUL. *Brève Relation du voyage de la Nouvelle-France*. Édition de SÉBASTIEN CÔTÉ, annotée avec la collaboration de RÉAL OUELLET. Québec, Presses de l'Université Laval, « L'Archive littéraire au Québec », 2020, 77 p. ISBN 978-2-7637-3246-6.

Dans le « petit narré » de son premier voyage en Nouvelle-France en 1632, le père Lejeune (orthographié plus communément Le Jeune) imprime déjà dans les pages de son journal de bord le double sceau du témoin *de visu et auditu* des nations amérindiennes qu'il aura charge bientôt d'évangéliser, et qui donnera aux *Relations des Jésuites de la Nouvelle-France* [1632-1673] leur valeur ethnographique si avérée et indiscutable ; et le sceau d'un visionnaire qui en fera un très efficace « instrument de propagande » religieuse et politique lui valant le titre de créateur, premier rédacteur et véritable architecte de la série des quarante-et-une *Relations* qui suivront. Avec le père Lejeune s'affine en effet la conscience du Supérieur de Québec

s'adressant au Provincial de Paris « qu'en écrivant à une personne, je parle à plusieurs », qu'une lettre privée de reddition de compte annuelle des activités apostoliques de terrain, destinée aux autorités religieuses de l'ordre, pouvait se transformer efficacement en un livre de promotion politique de la cause missionnaire jésuite auprès de l'élite politico-financière et des milieux cultivés de la mère-patrie.

Le mérite de la première édition de cette *Relation* de Lejeune, d'une extrême rareté et sans version numérisée disponible, revient à Sébastien Côté, qui l'a annotée avec la collaboration de Réal Ouellet et publiée pour la première fois en 2011. Le jeune professeur de l'Université Carleton et son collègue mentor, professeur retraité de l'Université Laval, font partie de cette phalange d'érudits qui ont entrepris depuis quelques années l'étude savante du corpus littéraire de la Nouvelle-France. Ceux-ci nous ont livré déjà une séquence notable d'éditions critiques, parues en particulier dans la prestigieuse collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » à l'enseigne des Presses de l'Université de Montréal. L'énoncé de quelques titres donne un aperçu du chemin parcouru dans l'établissement des textes fondateurs de cette période, les *Relations* de Jacques Cartier (Bideaux, 1986), les *Œuvres complètes* de Lahontan (Ouellet-Beaulieu, 1990), le *Journal d'un voyage* de Charlevoix (Berthiaume, 1994), le *Grand voyage du pays des Hurons* de Sagard (Warwick, 1998) et le grand œuvre des *Monumenta Novae Franciae* (Campeau, 1979-2003) en signalant à coup sûr les développements les plus significatifs.

Au cœur du projet de Côté, s'inscrit l'idée de construire pour l'enseignement de la littérature québécoise en général et du corpus de la Nouvelle-France en particulier un canon littéraire national, à l'instar de ce qui se pratique couramment en France, et qui se discute présentement sur la place publique au Québec dans le débat clivant d'une liste des meilleurs livres, sorte d'ébauche voilée d'un vrai programme d'enseignement national de notre littérature. Pour Côté, il était impératif avec cette édition de la *Relation* de Lejeune de « rapprocher le texte de ses lecteurs contemporains » en modernisant l'orthographe et la ponctuation, tout en respectant la syntaxe et le vocabulaire du texte original que des notes et un lexique d'appoint rendent plus lisible. Le but avoué de l'éditeur Côté consiste rien de moins qu'à redonner à la Nouvelle-France « une existence littéraire » qui permette à de jeunes lecteurs, élèves et étudiants, de s'appropriier plus facilement des textes fondamentaux signés par des lettrés et des savants remarquables, plutôt que d'abord être confrontés à leur seule matérialité historique, incarnée dans leur « valeur de témoin linguistique ». Qui a étudié *Le Cid* de Corneille dans sa version normalisée n'a jamais vraiment réalisé dans son jeune âge que le texte original était écrit dans un français comparable à celui des *Lettres* de

Marie de l'Incarnation plutôt que dans le français moderne de ses années d'étude ! L'eût-il lu tel qu'il parut alors aurait pu certes être exemplaire, suivant le mode de Campeau dans ses *Monumenta Novae Franciae*, mais néanmoins rebutant pour de jeunes esprits avides d'en apprendre davantage sur leur histoire à travers des écrits palpitants comme ceux laissés par les Jésuites, souvent pleins du bruit et de la fureur des conflits tribaux entre nations iroquoise et huronne, traversés par les figures légendaires des grands chefs amérindiens, pétris des coutumes les plus étranges telle la grande « feste des Morts », décrite par Brébeuf en 1636 et confirmée en 1950 par les fouilles archéologiques de l'ossuaire d'Ossossanné en Huronie.

Le résultat du travail de Sébastien Côté est patent. L'histoire que nous raconte Lejeune revêt une lisibilité qui met encore plus en relief son style clair, vivant, au ton enthousiaste et plein de rebondissements. Cette année 1632 n'est pas banale aux yeux de Paul Lejeune qui, dans sa quarantaine, se voit missionner le 31 mars par le provincial de la Compagnie de Jésus de France, le père Barthélemy Jacquinot, à venir s'établir dans la vallée du Saint-Laurent. Après un périple en mer harassant de deux mois et dix-huit jours, qui lui inspire des réflexions émouvantes sur la mort, se voyant plongé par la tempête « dans l'épaisseur d'une nuit très obscure » et « devant la mort même », le voilà de retour dans la résidence des Jésuites de Québec, mise à mal et laissée « en ruine » par l'occupant britannique sous la conduite des frères Kirke, maîtres jusque-là depuis juillet 1629 du territoire, « pour piller et non édifier » écrira-t-il dans son compte rendu à son supérieur parisien. Qu'à cela ne tienne, « quand on est en un mauvais passage, il faut s'en tirer comme on peut », avance-t-il résolument, le regard tourné vers des lendemains plus chanteurs.

Dès son entrée dans le pays, « par l'un des plus beaux fleuves du monde », son caractère optimiste le porte à noter et dater avec précision tout ce qu'il voit, appliquant en cela le mot d'ordre d'Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus qui demandait à ses missionnaires dans les contrées lointaines « des rapports sur tout ce qu'il est utile de savoir : climat, nourriture, coutumes, caractères des gens, bref tout ce qui semble nécessaire pour le culte de Dieu et le bien des âmes ». Paul Lejeune s'y appliquera avec une grande curiosité d'esprit et une ferveur jamais démentie, avec la nette conscience de venir en ce pays « comme les pionniers, qui marchent les premiers pour faire les tranchées, et par après les braves soldats viennent assiéger et prendre la place ». Sous sa plume alerte, les renseignements affluent au jour le jour de sa traversée et de son établissement, sans « aucun ordre en ce narré », mais observant à telle heure de mai que « nous avons trouvé l'hiver dans l'été », étonné quelques jours plus tard de rencontrer des « glaces » flottantes dans la mer comparables

à « des églises ou plutôt des montagnes de cristal », calculant même plus loin (une première scientifique) qu'en France ses compatriotes avaient « le jour six heures et un peu davantage plus tôt » qu'à Québec, éprouvant par ailleurs ces innombrables mouches « importunes au possible », « mouches communes », « mousquilles », « mouches luisantes », « maringouins », « grosses mouches » qui « mettent un homme tout en sang quand ils l'abordent ». Arrivé à Gaspé, bientôt à Tadoussac, l'observation de la pêche aux baleines l'entraîne vers celle des morues (« molues »), des loups marins, des marsouins blancs, étonnamment des castors même, ainsi que celle de la chasse aux perdrix et aux lièvres, « plus pattus » qu'en France.

Arrive à ce moment-là la rencontre avec l'« Autre » à Tadoussac ; c'est là, dira Lejeune, « que j'ai vu des Sauvages pour la première fois ». « Il me semblait, les voyant [...], que je voyais ces masques qui courent en France à Carême-prenant », tant les visages bariolés de rouge, de noir, de bleu de ces visiteurs lui ont paru carnavalesques. Voilà la pensée jésuite au sujet des Amérindiens, déjà imprégnée de leur réalité complexe à travers l'œuvre gigantesque du père Jean de Brébeuf en Huronie, aimantée comme une boussole pour un long règne en Nouvelle-France. Leur moyen de transport, en particulier leurs canots d'écorce, leur habillement, leurs « cabanes », la mise à mort de leurs ennemis et prisonniers, leurs techniques de chasse et de pêche, leur amour de la porcelaine, leurs coutumes et leurs langues, tout sera désormais attesté, décrit, assimilé, engrangé vers la formidable convergence de ce constat : « il ne faut savoir que la langue », car celui « qui saurait parfaitement leur langue serait puissant parmi eux ». À l'opposé des « nations étranges et vagabondes, comme sont celles où nous sommes demeurant à Québec », on sent chez Lejeune un attrait pour les Hurons, sans doute à cause de leur économie agricole, de leur sédentarité et de leurs liens très anciens avec les Français. Son admiration pour l'œuvre du père Brébeuf auprès d'eux pèse également d'un poids certain pour l'avancement de « la gloire de Dieu en ce pays-là ».

Voilà donc jetées les bases d'un vaste programme de recherches ethnographiques amérindiennes, qui toucheront toutes les couches de la culture matérielle et immatérielle de plusieurs de ces nations, notamment celle des Hurons. Si Paul Lejeune avoue sans ambages dans sa *Relation* de 1632 qu'en venant au Canada, il ne se sentait « aucune affection particulière pour les Sauvages », on lui reconnaît aujourd'hui la responsabilité d'un nombre important et emblématique de relations annuelles (plus du tiers selon Réal Ouellet). Les descriptions des cultures amérindiennes y font le sujet d'innombrables pages et sont devenues aujourd'hui des références obligées. Le portrait des chasseurs-cueilleurs innus qu'il brosse dans son écrit de 1636 reste un modèle du genre. En ce sens, la *Brève relation du*

*voyage de la Nouvelle-France* du père Paul Lejeune porte déjà la marque d'un esprit exhaustif pour qui rien d'humain ne doit lui rester étranger dans sa compréhension de l'Autre. Telle est l'une des grandes leçons du premier récit de sa période de contact avec les Amérindiens et de son arrivée en Nouvelle-France.

**RENÉ BOUCHARD**

Société québécoise d'ethnologie

---

LEMPEREUR, FRANÇOISE et HENRY BESSON, photographies de GUY FOCANT. *De traditions en créations. Le patrimoine culturel immatériel de Fosses-la-Ville*. Fosses-la-Ville, 2019, 130 p. ISBN 978-2-8052-0509-5.

« Préserver le PCI tout en évoluant, sans le déformer... voilà un enjeu de taille et assez complexe ! », affirme Pierre-Jean Vandersmissen, « coordinateur » du projet pour l'Administration communale de Fosses-la-Ville dans sa présentation de l'ouvrage, qui est publié avec le soutien de la Province de Namur. On comprend qu'il s'agissait là de l'orientation à donner à cette publication qui se voulait un instrument de sensibilisation et de sauvegarde du patrimoine immatériel de Fosses-la-Ville, un très ancien village francophone situé en région wallonne dans la province de Namur, sise dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Pour sa réalisation, les pouvoirs publics ont fait appel à une ethnologue d'expérience, maîtresse de conférences à l'Université de Liège, où elle enseigne les arts et traditions populaires et la transmission du patrimoine immatériel. Longtemps journaliste et productrice à la radio et à la télévision belge, Françoise Lempereur a réalisé de nombreux reportages sur le patrimoine culturel et la « culture vivante ». Elle est aussi l'auteure de *Patrimoine culturel immatériel* publié en 2017 aux Presses universitaires de Liège, dans la collection « Manuels ». L'ethnologue a été assistée par Henry Besson, un jeune historien qui, pour camper les pratiques culturelles vivantes dans la profondeur de leurs racines, a dépouillé « toutes les archives disponibles sur l'histoire de Fosses ». L'ouvrage s'appuyant sur le témoignage de différents acteurs locaux, un photographe professionnel, Guy Focant, s'est adjoint à l'équipe de réalisation. Il faut d'entrée de jeu souligner la qualité remarquable des images réalisées, de même que le travail de mise en page de Jean-Pierre Romain.

Dans son avant-propos, Françoise Lempereur soulève la question fondamentale de la définition du patrimoine culturel immatériel (PCI), notion qui, selon elle, reste « peu ou mal comprise au sein de la population ». Assertion qui étonne un peu, la Belgique étant le premier pays européen à s'être doté d'un outil législatif visant à protéger le patrimoine immatériel, et